

Le haut-Breton Gervais Roverin comptait biaiser en diplomate bas-Normand. Que point on ne s'en étonne; les neuf dixièmes des paysans, sur toute la surface de la France, y compris la Bretagne, sont bas-Normands à ce compte-là.

Un temps magnifique favorisa la fête de la paroisse; de tous les bourgs et hameaux voisins bretons, manceaux ou normands, de Fougères, de Dol et de Pontorson, de Vitré, de Saint-James et même d'Ernée, l'on accourait en foule. M. de Beauval, sa femme et ses enfants, parurent, bien entendu, à l'assemblée, qui ne dura pas moins de trois jours; car elle se combinait avec la foire aux fourrages, aux bestiaux et aux chevaux, et plusieurs autres solennités dont la plus importante, aux yeux du magister Blaise Cordon, était la distribution générale des prix.

Le conseil municipal de Saint-Loup votait chaque année, pour cet important objet, une somme de dix écus, dont le meilleur emploi était confié à M. de Beauval, premier adjoint du maire Mathurin Gillet dit Le Bleu.

Les fonctions de ce dernier remontaient à 1798 (an VII), époque de troubles pendant lesquels il y fut appelé d'autorité par un commissaire du directoire exécutif.

À diverses reprises, en 1804, 1814, et 1815 notamment, il n'eût tenu qu'au seigneur châtelain de remplacer le vieux paysan, — type assez rare de campagnard breton, républicain girondin et fédéraliste, mais type très vulgaire d'obstination inébranlable, — parfait honnête homme au demeurant, chrétien passable, mais ennemi systématique des ultramontains, des nobles, des chouans, de l'Empire, de la Restauration, de la Montagne et de la République indivisible. Tant d'antipathies, hautement avouées, avaient fait une infinité d'opposants à Mathurin Gillet, quoiqu'il eût rendu d'immenses services à la commune.

Dix fois, par ses opinions politiques, il avait sauvé le bourg de Saint-Loup, Lavignais et le château. Dès 1791, il s'était posé, en assistant seul à la messe du curé constitutionnel, tandis que tous les autres paroissiens allaient, avant le jour, entendre l'office célébré dans la forêt par leur ancien pasteur. La population entière hua Mathurin Gillet; il brava fièrement les huées et les injures; et, plus tard, loin de s'en venger, il préserva de la mort une foule de chouans ou de réfractaires. Il courut de grands risques pour avoir donné asile à des députés girondins et pour s'être mêlé activement aux tentatives d'in-

surrection qu'ils fomentèrent en fuyant devant la Montagne. Sous le Directoire, Mathurin Gillet parvint à détourner les vengeances d'une colonne incendiaire qui ravagea presque tout le reste du district.

Malgré cela, et à quatre reprises différentes M. de Beauval eut beaucoup de peine à faire maintenir comme maire un homme dont les opinions étaient opposées à toutes celles de ses administrés. La quatrième fois, en pleine Restauration, il ne triompha qu'en menaçant de se démettre pour jamais de ses fonctions d'adjoint. Un neveu de Mathurin, Grégoire Gillet, coupable d'une tentative de vol, venait de soulever l'indignation générale. On l'avait expulsé du canton à coups de pierres; ce n'était pas assez, l'on ne voulait plus de son oncle pour maire de Saint-Loup.

— Eh quoi! disait M. de Beauval, vous rendriez un vieillard honnête responsable des désordres d'un vaurien!

Tous les anciens griefs se réveillèrent: « Mathurin avait été nommé maire par un acte extralégal: il n'avait pas été régulièrement élu; on le supportait, mais on ne l'aimait pas! Il occupait sa place malgré les vœux de tous les habitants. »

— Très bien! répartit M. de Beauval, renvoyez-le, ou plutôt renvoyez-nous, car je le suis vrai.

Cette conduite habile eut pour résultat de rendre inoffensives les rancunes innombrables d'un vieillard tenace et assez riche pour devenir un brandon de discorde.

Le maire et son premier adjoint s'entendaient à merveille; les lumières du gentilhomme convenaient au paysan politique, abonné au journal le plus avancé du temps. Grâce à leur entente, les progrès agricoles étaient plus faciles à réaliser en Saint-Loup que dans aucune autre commune d'Ille-et-Vilaine.

— M. l'adjoint, disait le maire après le vote annuel des dix écus, achetez de bons livres pour nos enfants, tout ce qu'il vous plaira, je m'en rapporte à vous; mais... pardonnez-moi... sans... vous m'entendez.

— Soyez tranquille, M. le maire, je n'oublierai pas que le père Loriquet m'est interdit; on peut heureusement trouver d'autres bons livres que les siens.

M. de Beauval, sans en rien dire, ajoutait vingt écus aux fonds municipaux; et une cor-

beille d'ouvrages élémentaires était apportée chez le magister Blaise Cordon.

Quant aux couronnes, les mères et les sœurs des futurs lauréats allaient les cueillir dans les bois de Beauval, ce qui était déjà une petite fête.

— Pierre-Paul recevra bien sûr une couronne, dit Marcelle à Corentine, je veux que ce soit moi qui l'aie faite.

— J'avais deviné cette fantaisie-là, répondit la fermière; j'ai apporté ici tout exprès de beaux rubans qui ont appartenu à ta pauvre mère...

— Mais, dit Marcelle, il ne faut pas que Pierre-Paul voie sa belle couronne avant la distribution des prix.

— Sans doute, mon enfant; eh bien! cachons-nous, car le voilà qui ramène les vaches à l'étable. Il ne tardera guère à courir ici.

VI.

LA DISTRIBUTION DES PRIX.

Lorsqu'il pleuvait, la vaste grange de Mathurin Gillet, décorée de feuillages et ornée de drapeaux, servait de salle pour la distribution solennelle des prix; mais, cette fois, le temps étant au beau fixe, l'aire neuve de la Grainée-sur-Coësnon fut choisie comme le lieu le plus convenable à tous égards.

La Grainée n'était ni trop près ni trop loin du champ de foire. Les mugissements des bestiaux et les chansons des ivrognes, les psalmodies nazillardes des mendiants qui, de Haute en Basse-Bretagne, se rendent par centaines d'assemblées en *frairies* et de fêtes en *pardons*, les bruyants marchés et les querelles qui les accompagnent si souvent, ne troubleraient point la cérémonie.

Située immédiatement en aval du Moire et de la Plantelle, partie à gauche, partie à droite de la rivière, la Grainée, qui avait pour métayer Jérôme Gillet, frère de Grégoire, la Grainée serait la meilleure ferme de Saint-Loup, si l'on eût pu reconstruire le petit pont qui reliait les deux rives entre elles avant les guerres de la chouannerie. Mais Nicolas Faron, grand-père de la petite Marcelle, et les cultivateurs qui, après sa mort, prirent à bail la propriété, sollicitèrent sans aucun résultat une autorisation, dont l'éternelle requête de-

meurait enfouie dans les cartons de la sous-préfecture ou du ministère.

Quant à la permission d'établir un gros bac à charettes, le conseil municipal la refusa carrément et très justement, attendu le peu de largeur du cours d'eau. Jérôme Gillet essaya d'un batelet; le courant l'emporta deux fois, il fut broyé sous les roues du moulin, des barques de pêche ou des trains de bois le brisèrent; son entretien était si dispendieux que force fut d'y renoncer. Il s'ensuivait, que, par le plus court chemin, il fallait une grosse demi-heure pour se rendre de la Grainée rive droite à la Grainée rive gauche, et cela, encore, grâce à des servitudes que les Roverin d'un côté, que les Morgan de l'autre, ne concédèrent jamais gratuitement. La Grainée perdait, à ces inconvénients, le tiers de sa valeur.

Disons sans plus tarder qu'Emilien Durantais voulut à plusieurs reprises subdiviser, affermer ou vendre par lots le bien de sa fille mineure; il en écrivit au notaire; mais le subrogé tuteur Jacques Morgan, mari de Corentine, s'y opposa constamment. Enfin un conseil de famille ayant été convoqué *ad hoc*, tous les projets d'Emilien furent repoussés à l'unanimité.

Pour le jour de la fête, néanmoins, afin de faciliter la circulation, un pont d'une simplicité primitive fut jeté entre les deux rives de la Grainée. Corentine, Marcelle, tous les Morgan, la population entière de Lavignais, M. de Beauval, ses hôtes et sa famille, en profitèrent.

Vers midi les instrumentistes du bourg se mirent en marche. La musette, la clarinette et la bombarde unirent leurs accords, un pacifique tambour et même un violon furent de la partie. Les parents des jeunes élèves de Blaise Cordon, toute la dynastie Roverin en tête, suivaient cet orchestre imposant; la foule des curieux venait après.

Sur une estrade dressée par les gens du château, siégeaient déjà tous les dignitaires et notables de la commune.

Le vieux girondin Mathurin Gillet, ceint de son écharpe municipale, avait à sa droite le seigneur châtelain de Beauval et à sa gauche le curé de Saint-Loup; Morgan, deuxième adjoint, et le jeune vicaire, occupaient les places suivantes; le notaire, le médecin et leurs femmes, Mme de Beauval, ses fils, ses filles, et quelques étrangers de distinction, figuraient enfin sur l'estrade réservée.

La garde champêtre et le garde-chasse du

château représentaient gravement la force publique.

Les élèves, enfants, adolescents ou adultes, se rangèrent sur des bancs ; les parents s'assirent, la musique acheva l'air du *départ pour Saint-M. lo*, et enfin Blaise Cordon s'avança le front rayonnant en son costume d'apparat.

Des souliers à boucles de cuivre qui remplaçaient ses modestes sabots des jours de classe lui servaient de piédestal. Des bas chinés roses et gris dessinaient ensuite ses irréprochables mollets ; ses jarrettières bleues tranchaient bien sur le fond-jaune de sa culotte de velours ; il avait mis enfin son magnifique gilet écarlate mouchoir de blanc et son habit, ou, pour mieux dire, son pourpoint brun à larges basques, objet des soins les plus assidus de sa ménagère. Il était rasé et poudré de frais ; sa queue entortillée dans un galon noir avait toute la raideur désirable. Quoique ses yeux fussent excellents, il portait des lunettes, insignes de sa dignité magistrale. Disons-nous qu'à l'instar du recteur de l'Académie de Rennes il avait jugé nécessaire de mettre une cravate blanche ?

D'un geste olympien il obtint le silence ; d'un geste gracieux il salua complaisamment son nombreux auditoire campagnard. Un salut moins léger fut adressé aux dames et aux autorités que Blaise Cordon devait charmer par son éloquence :

« Mesdames, messieurs et vous, jeunes élèves, dit-il, que les Muses daignent parler par mon organe, soutenir mon haleine et me dicter un discours digne de cette auguste assemblée !

« Monsieur le maire, monsieur le curé, messieurs les adjoints, et vous, tendres parents des nourrissons de la science, énumérerai-je devant vous les avantages inappréciables de l'instruction, qui, semblable à une rosée bienfaisante, féconde les champs de l'intelligence, ainsi que la pluie fertilise les terres arables qui nous entourent ?

« L'instruction est comparable au soleil dont la chaleur vivifiante fait murir nos épis et nos pommes. C'est l'astre de l'humanité, l'étoile polaire, la voie lactée qui se déroule victorieuse des ténèbres de l'ignorance, nuit profonde, obscurité déplorable, brouillard opaque et funeste sous tous les rapports physiques, moraux et intellectuels.

« L'instruction est une lumière, un flambeau, un phare que j'assimilerai volontiers à un guide sûr et fidèle qui n'égare jamais, ou enfin à cette

manne céleste dont les Israélites se nourrissaient dans le désert.

« Publius Virgilius Maro, l'illustre auteur des *Géorgiques*, disait à Mécènes . . . »

Blaise Cordon reprit haleine et releva ses lunettes, qui le gênaient beaucoup. Profitons d'une interruption si heureuse pour déclarer qu'à la précédente distribution des prix, il avait commencé par la *manne céleste* et fini par la *rosée bienfaisante*. L'année d'après, il commença par le soleil et substitua la lune à la voie lactée.

Son discours, année commune, durait vingt-trois minutes ; par exception, il en dura vingt-six, attendu qu'une innovation mémorable dans les fastes de Saint-Loup devait être signalée à l'auditoire en termes appropriés au sujet.

« Le domaine des sciences auxquelles il nous est donné d'initier nos jeunes nourrissons s'est agrandi, s'écria le magister. Vous applaudirez, chers concitoyens, à un progrès qui remplit notre cœur de la joie la plus pure et la plus douce.

« Une classe supérieure à dû être fondée en Saint-Loup ; trois prix nouveaux, le prix de belles-lettres, le prix de géographie et d'histoire, le prix de mathématiques transcendantes, sont désormais attribués à cette classe nouvelle. La distribution qui va commencer se terminera par le couronnement des élèves que leur mérite et leur zèle ont rendus dignes dans notre classe supérieure de la récompense de leur aptitude et de leur assiduité au travail.—récompense conquise, oserai-je dire, par ce labeur qui vient à bout de tous les obstacles. *Labor omnia vincit improbus*, a dit le poète. » Allons, la musique !

Blaise Cordon essuya son front et ses lunettes, les applaudissements éclatèrent en même temps que l'air : « C'est un *pétra* que je tiens, que je mène, » et M. de Beauval lança un regard sévère à messieurs ses fils Eugène et Louis, qui s'avaient d'éclater de rire à la faveur des bravos universels.

« Mesdemoiselles, du sérieux, je vous prie ! » disait en même temps Mme de Beauval à ses filles Laure et Suzanne.

Heureusement tout ce qu'il y avait en Saint-Loup de Morgan, de Roverin ou de Gillet, y compris le maire, admiraient sincèrement la façon du magister, dont le triomphe fut complet.

Un petit discours du curé était de rigueur ; il fut très simple et plein d'onction :

« Je n'y connais rien, moi, dit Corentine à

la mère Gervais vulgairement appelée la Gervaise ; mais M. le curé m'a remué le cœur par ses bonnes paroles, au lieu que Blaise n'a fait, une âne ! que nous étourdir avec ses grands mots d'une lieue.

« Il vous parle un fier français tout de même ! » répartit la Gervaise. Comme il vous prouve que l'instruction est une manière de soleil en forme d'arrosoir . . . »

« L'instruction, tenez, voisine, ne m'en parlez pas ! » reprit Corentine avec une extrême vivacité. J'enrage quand on nous vante cette perdition du pauvre monde ! Si le diable n'en avait pas su si long, ma chère, nous serions tous tant que nous sommes dans le Paradis terrestre, et jamais on n'aurait bâti Paris . . . »

« On connaît vos idées, Corentine ! Mon mari m'en parle assez depuis une quinzaine que vous lui avez troublé le repos, au pauvre homme . . . »

« Le latin de Pierre-Paul trouble le mien depuis plus longtemps que ça, ma fine !

La discussion s'aggravait ; heureusement, la distribution des prix commença ; la Gervaise et le Morgan se turent devant la proclamation des lauréats de la troisième classe.

Aubin Gillet, fils de Jérôme et petit-neveu de Mathurin, Jacquet, Louvetot, Raton, Jégou, Névet, Guilloré, Lecrochu, Poulpigrois, tous les bambins de Lavignais et Saint-Loup furent couronnés successivement : il ne fallait pas faire de jaloux.

La deuxième classe fut plus rigoureusement traitée. Il n'y fut décerné, pour la lecture, que trois prix, cinq accessits couronnés, et dix mentions honorables ; pour l'écriture, que deux prix et deux accessits ; pour l'orthographe, qu'un seul prix, le prix d'honneur, qui fut couronné éternellement par la châtelaine de Beauval.

« Et Pierre-Paul ? » demanda Marcelle à sa tante et nourrice.

« Son tour viendra, mon enfant, soit tranquille ! » répondit Corentine en souriant.

La première classe était composée des adultes, grands gars dont quelques-uns avaient déjà été à la conscription. On n'en couronna aucun, mais M. le maire leur distribua quelques livres très sagement choisis par M. de Beauval et appropriés au métier que faisait ou devait faire le lauréat, tels, par exemple, que des manuels ou des traités élémentaires d'agriculture, d'art vétérinaire, de charpentage ou de charronnage.

Les yeux de Marcelle s'emplissaient de larmes :

« Voici les grands, dit-elle, et Pierre-Paul n'a rien eu ; on ne l'a même pas nommé ; tous les autres ont des couronnes sur la tête ou de beaux livres et lui pas !

Corentine, fort surprise elle-même, ne savait plus que répondre, lorsque d'une voix triomphante Blaise Cordon, le magister, s'écria :

« Classe supérieure ! . . . Prix de belles-lettres françaises et latines : Joseph-Pierre-Paul Roverin de Paris ! . . . »

Et la musique entonna l'air : « *Derrière chez mon père, y a . . .* »

Lavignais et Saint-Loup applaudirent comme un seul homme ; mais tout ce qu'il y avait de gens des environs restèrent froids. Aux mots de belles-lettres latines, au nom de Paris, ils s'imaginaient qu'on allait décerner le prix supérieur à quelque beau monsieur de dix-neuf à vingt ans, au fils du seigneur, du médecin ou du notaire. Quant ils aperçurent un petit paysan de onze à douze ans, tout rouge de plaisir et d'embarras, en veste de gros drap, en chapeau de paille tressée, l'enthousiasme les gagna soudain ; ils se rattrapèrent par une salve mêlée de hurras dont les échos du Coésnon frémirent plus d'une minute durant. Les Saint-Lupais, ne voulant pas être dépassés, revinrent à la charge. Corentine oublia toute sa haine pour le latin et applaudit non moins fort que la tante Gervais sa voisine.

« Oh ! le gentil petit gars ! . . . *Core pus drôle !* vous en a-t-il un air futé ! se disaient les Manceaux, Normands ou Bretons des autres paroisses.

« Ma fine ! c'est le neveu au gros Gervais Roverin, du Moire ! le petit vacher de Saint-Loup ! . . . un orphelin depuis l'âge de quatre ans ! né à Paris ; toute une histoire ! . . . Écoutez donc . . . !

« Regardez plutôt, voici une petite fée qui le couronne ! . . . *Bé drôle ! core pus drôle !* »

Et les salves d'applaudissements redoublèrent car Marcelle s'était hâtée de monter sur l'estrade ou le magister Blaise Cordon l'attendait complaisamment. Il la prit dans ses bras, la plaça sur une chaise, et, la voyant pourvue d'une admirable couronne enrubannée, lui mit entre les mains le livre orné d'une faveur rose qui devait être le prix de belles lettres.

Marcelle, parée de ses plus brillants atours, était gentille à ravir. Les habitants des cantons

étrangers la comparaient à une fée, les châtelains de Beauval à un petit ange, Blaise Cordon à un amour mythologique ; toutes ces comparaisons se valaient. Marcelle s'acquitta fort simplement et fort gracieusement de son rôle, offrit le prix, mit la couronne et embrassa le lauréat avec une joie enfantine qui charma les plus indifférents. Elle fut ensuite retenue par les dames de Beauval, tandis que Blaise Cordon proclamait de nouveau Pierre-Paul pour les deux autres prix de sa création.

Gervais Roverin et sa femme couronnèrent tour à tour leur cher neveu.

— M. Cordon, demanda M. de Beauval, de combien d'écoliers se compose votre classe supérieure ?

— Pierre-Paul est tout seul, répondit le magister, mais, si ces messieurs veulent bien le questionner, ils pourront s'assurer par eux-mêmes qu'il a bien mérité la récompense de son travail.

Le curé fut prié par M. le maire de faire subir un rapide interrogatoire à Pierre-Paul.

Pierre-Paul conjugua sans fautes les deux premiers temps du verbe *amo*, énuméra les cinq parties du monde, et récita par ordre chronologique la nomenclature des rois de France jusqu'à ce qu'on l'arrêtât.

Quant aux mathématiques transcendentes, Blaise Cordon se chargea lui-même des fonctions d'examineur.

— Qu'est-ce qu'une *ligne droite* ?

— Le plus court chemin d'un point à un autre, répondit Pierre-Paul.

— Qu'est-ce qu'un *triangle* ?

— Une figure plane formée par trois lignes droites.

— Qu'est-ce qu'un *cerce* ?

— La surface bornée par une ligne courbe, dite *circonférence*, dont tous les points sont également distants d'un point intérieur appelé *centre*.

— Mon petit ami, demanda M. de Beauval, comprenez-vous bien ce que vous nous récitez-là ?

— Mais, dit Pierre-Paul en ôtant sa couronne, voici la *circonférence*, le tour du rond ; le dedans, c'est le *cerce*, et le milieu du point où je mets mon doigt, voilà le centre.

Pour faire cette démonstration qui fut suivie de bravos et d'applaudissements redoublés, Pierre-Paul avait dû poser ses livres sur une chaise ; M. de Beauval, qui ne s'ingérait que

dans la répartition des ouvrages destinés aux adultes, voulut savoir quel choix avait fait le maître d'école pour son élève supérieur ; il vit que les trois prix décernés au petit garçon étaient un résumé d'histoire, un abrégé de géographie et un traité de mathématiques élémentaires.

— Mon enfant, lui dit-il, voici des ouvrages bien choisis et propres à développer votre jeune intelligence. Continuez à travailler, vous ferez honneur à votre excellent oncle que je veux complimenter de vos succès.

Sur ces mots, le châtelain embrassa Pierre-Paul ; le maire, le curé, Jacques Morgan et les dames, en firent autant.

Gervais Roverin était déjà derrière M. de Beauval.

— Il n'est pas besoin de me complimenter, mon bon monsieur, dit-il. J'ai tout entendu de mes deux oreilles avec cent fois plus de contentement que le petit gars, vu qu'il y en a d'autres dans le bourg qui me reprochent de le faire éduquer de même ; — mais à moi, monsieur de Beauval, m'est avis, sans vous offenser, qu'il faut semer en bonne terre.

Pierre-Paul était l'objet d'une ovation triomphale. Ses cousins Roverin l'avaient bon gré mal gré élevé sur le pavois. Précédés par la musique, ils lui faisaient faire tout le tour du champ de foire. Corentine portait Marcelle sur l'épaule, la mère Gervais, toutes les femmes et jeunes filles de la paroisse, suivaient ce cortège improvisé qui fit halte sur la place où la population devait danser jusqu'à la nuit.

Cependant M. de Beauval mesurait ses termes pour répondre à Gervais Roverin :

— Oui, certainement, il faut semer en bonne terre, lui disait-il ; et ce n'est pas moi qui vous détournerai de faire donner à votre neveu une instruction convenable.

— A la bonne heure ! me voilà satisfait ! interrompit le paysan.

— Mais... mais... mais, poursuivit M. de Beauval, vous m'avez l'air de quêter mon approbation avec une arrière-pensée ?

— Il est malaisé d'être plus fin que monsieur, fit Gervais en tortillant les bords de son grand chapeau.

— Le château n'est pas assez loin du bourg pour que j'ignore absolument ce qui vous préoccupe.

Gervais passa le Rubicon.

— Pour lors, notre monsieur, vous savez que

mon frère Joseph m'a laissé son petit fiston, en me disant de le faire bon paysan.

— Vous n'en prenez guère le chemin, père Gervais.

— A savoir, sans vous offenser, M. de Beauval. Le gars n'est pas plus mal instruit à la ferme qu'à l'école ; je suis son maître d'agriculture, moi, et je m'y connais un brin, m'est avis.

— Très bien ! mais, si j'ai donné des louanges au laborieux élève de maître Blaise Cordon, j'hésite à vous en donner à vous-même.

La figure de Gervais se rembrunit ; il ne se tint pas pour battu néanmoins, et d'un ton chaleureux :

— Ah ! monsieur de Beauval, s'écria-t-il, je vois bien que vous ne savez pas toute l'histoire de mon frère. Il avait aussi une petite fille nommée Clarisse, qu'il préférerait peut-être bien un peu trop à son garçon, le pauvre cher homme ; devant Dieu soit son âme ! Sa fille Clarisse, donc, il en fait une belle demoiselle de Paris, l'ayant laissée à une marquise de sa connaissance, pendant qu'il m'amenait à moi son Pierre-Paul. Faut pas oublier, notre maître, que la langue à mon frère Joseph s'est si fort épaissie tout d'un coup qu'il n'a tant seulement pas pu nous répéter le nom de cette marquise ; et *du depuis* j'ai toujours idée qu'il ne m'a point dit sa dernière volonté complète. Voilà donc pourquoi, à l'effet de faire pour le mieux, j'en fais à ma tête, sauf votre respect.

M. de Beauval ne prenant pas la parole, Gervais ajouta de l'air le plus convaincu :

— Joseph étant un honnête homme et un bon père, devait vouloir avant tout que son gars fut le plus heureux possible, pas vrai ? Eh bien ! je dis, moi, que Pierre-Paul ne sera jamais heureux sans une éducation pareille à celle de sa sœur Clarisse ; les montagnes ne se rencontrent pas, comme on dit, mais un frère et une sœur, c'est différent ; pour lors, je ne veux pas que la belle demoiselle de Paris ait vergogne de son frère le paysan. Ce n'est pas tout, continua Gervais de plus en plus à son aise, vous connaissez la petite Marcelle de chez les Morgan ; le gars aime cette petite-là plus que tout ; il en est amoureux pour de bon, monsieur de Beauval, clair comme l'eau du Coësnon ; mais sa Marcelle est une demoiselle aussi, la fille à M. Emilien Durantais, qui va nous venir d'un jour à l'autre la reprendre à Corentine. Corentine a l'idée contraire ; malgré ça, je pourrais bien avoir raison, moi, vu que les Durantais sont des

bourgeois et non pas des paysans, comme vous savez.

— Bourgeois, depuis deux générations, objecta M. de Beauval, car le père du chirurgien-major était fermier à la Petite-Plorée.

— Il y a cinquante ans passés de ça, et M. Emilien est un beau monsieur de Paris, où Pierre-Paul ne manquera pas quelque jour de vouloir chercher sa sœur Clarisse et rejoindre sa chère petite bonne amie. Voilà donc pour quoi, en attendant que je l'envoie au collège de Fougères, j'ai dit à Blaise de lui apprendre tout ce qu'il savait en n'importe quelle chose.

M. de Beauval n'essaya pas de combattre les intentions de l'oncle Gervais. Peut-être, connaissant l'obstination bretonne du paysan, jugea-t-il toute remontrance inutile ; peut-être l'argument relatif à Clarisse lui parut-il digne d'être pris en considération ; peut-être était-il influencé par les preuves d'intelligence et d'heureuses dispositions que Pierre-Paul venait de donner. Quant à ce qui concernait Marcelle, le châtelain, fort peu romanesque de sa nature, n'en tint absolument aucun compte. Pour toute réponse, il dit à Gervais :

— Continuez à faire un bon cultivateur de votre neveu, car les dernières volontés de votre frère ne sont pas douteuses à cet égard. . . .

— Oh ! pour ça, M. de Beauval, on n'y faudra point !

— Mais, si j'ai un conseil à vous donner, faites grâce à Pierre-Paul du collège de Fougères.

— Hum ! fit le Breton, m'est avis pourtant qu'il y a un tas de belles choses qu'on n'apprend bien qu'au collège.

— Sans sortir du bourg, avec le concours des ecclésiastiques de notre paroisse, du notaire et de quelques autres personnes qui s'y prêteront de bonne volonté, votre neveu peut, selon moi, faire des études très satisfaisantes, s'il est aussi studieux qu'il me paraît intelligent.

— Grand merci ! notre monsieur, et pardon de vous avoir retenu si longtemps, dit le paysan qui saluait jusqu'à terre, et qui, se souciant fort peu de jeux ou de danses, alla fumer sa pipe sur le bord de l'eau.

— *Mon cher ami !* s'écria-t-il au bout d'une demi-heure, me voici l'esprit tranquille, à la fin des fins ! Corentine, avec toutes ses sottises, ne me le troublera plus. Pierre-Paul étudiera, apprendra, deviendra savant sur tous les articles. . . . Et puis après à la garde de Dieu !